

LA JALOUSIE DES FLEURS

Du même auteur

Le Baiser du dragon

Lattès, 1987, «Le Livre de poche», n° 6500

La Fille du ciel

Albin Michel, 1988, «Le Livre de poche», n° 14716

L'Éléphant bleu

Albin Michel, 1990, Ramsay, 1996

«Le Livre de poche», n° 14347

Une jeune fille bien comme il faut

Albin Michel, 1991, «Le Livre de poche», n° 14630

«J'ai Lu», n° 3513

Les Paradis lointains

(avec Jean-Marie Galliard)

Lattès, 1992, «Le Livre de poche», n° 13815

Les Nuits-Kimono

(avec Jean-Marie Galliard)

Lattès, 1994, «Le Livre de poche», n° 13974

Mambo mambo

Ramsay, 1997, «Le Livre de poche», n° 14259

L'Homme sans fusil

Seuil, 2002, «Points», n° 1074

BEAUX LIVRES

Cévennes, couleurs du monde

(avec Jean du Boisberranger)

Le Rouergue, 2003

LIVRES POUR LA JEUNESSE

Neige de printemps

(avec Jean-Marie Galliard et Alain Thomas)

Albin Michel, 1988

BANDES DESSINÉES

Fleur de Prunus

(avec Jean-Marie Galliard et Alain Bordier)

Albin Michel, 1992

YSABELLE LACAMP

LA JALOUSIE DES FLEURS

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 2-02-060126-5

© ÉDITIONS DU SEUIL, FÉVRIER 2004

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

à Caspar

– Je vois des honneurs, de l’or, oui, beaucoup d’or autour du mari... ou plutôt... (la chamane hésite) comme un drôle de soleil...

Odeur lourde de l’encens. Le pouce de la femme danse sur la paume de Sun-Hi, un pouce noir à l’ongle incroyablement long et racorni.

– ... un feu étrange enfermé dans une cage de cristal, un fleuve couleur de suie, des rues glacées où ricanent par milliers les yeux des chacals...

Sur l’autel de fortune, otages de l’obscurité, tremblent banderoles expiatoires et fleurs en papier. Bruissement de manches. L’éventail à sept tiges reprend sa gigue-papillon.

– ... des forêts, des montagnes aussi, oui, mais pas comme ici. Arides, abruptes, si nues, si blanches...

La voix enfle, rauque. Racle les murs, mélopée sourde. Affolement des esprits autour des offrandes, transe des grelots. Et puis soudain, tel un cri lancinant :

– ... Mais il vous reviendra, oui, il vous reviendra...

Que veut dire la *mudang*?

Sun-Hi fixe le petit disque en bronze, réceptacle des esprits, obole des chamanes au soleil et à la lune, qui brille sur le *chogori* rapiécé.

Sa sœur a dit : « Viens, allons voir la Grand-Mère à la Maison aux Cochons, elle fait parler les morts (rires), mais elle regarde dans l'avenir aussi vrai que le gingembre est yin, et yang l'oignon de printemps! Toi qui t'inquiètes pour ce mari toujours plongé dans ses livres, ça ne peut faire de mal. »

Avait-elle besoin de suivre sa sœur? Satisfaire sa curiosité mérite-t-il la désagréable sensation d'avoir tout à coup perdu son innocence?

Sun-Hi relève la tête, évite de respirer les remugles de camphre et de soupe de chien.

Ne plus entrevoir ce monde inconnu peuplé d'esprits malins ou bienfaisants qui sucent dans l'ombre les fils de son destin. Sortir à l'air frais. Oui, quitter au plus vite l'antre de la sorcière et ses ombres gluantes qui suintent entre les pierres. La laisser à ses *kut*, à ses exorcismes et à ses dialogues avec les morts.

Odeur de terre humide. Débandade des herbes folles et des tiges de sorgho sauvage.

Passé le seuil encadré des effigies de l'Esprit de la Montagne dont la peinture criarde s'écaille sous l'auvent, plus que le jardin envahi par les ronces à traverser. Au coin de la ruelle, rassurants, se profilent déjà les toits retroussés du temple confucéen derrière son mur protecteur.

Excitée, la sœur aînée se tourne vers Sun-Hi tandis que toutes deux s'enveloppent la tête de leur vaste manteau afin de se cacher le visage.

– Eh bien, tu en as de la chance ! Tu vas être riche à ce qu'il paraît !

Sun-Hi ne répond pas. Petit caillou jeté dans la neige de l'infini où ne s'inscrit pour le moment que le masque de la *mudang* crispé d'idéogrammes furieux. Que dirait son mari s'il les voyait ainsi patauger avec leur robe de soie dans la boue de la cour de la Grand-Mère aux Cochons ? Il-Hwan rirait, c'est sûr, il les traiterait de petites filles crédules, ou bien se fâcherait tout rouge en incriminant ces superstitions d'un autre âge qui empêchaient les bienfaits du progrès de pénétrer son pays.

Le progrès ? « Une ruse des *Étrangers* pour mieux nous museler », marmonnait son beau-père. Elle hausse les épaules : cela n'avait pas empêché ce dernier d'envoyer son fils dans cette école où l'on étudiait le français !

Un fumet de chou à l'ail et de sapin brûlé s'échappe déjà des maisons. Fumerolles blanches et odorantes que dégage le chauffage des foyers par le sol dès la tombée du jour. Parfois, elle se demande si, dans une autre vie, son propre mari n'a pas été lui aussi un « long-nez ». Cette avidité à dévorer tout ce qui lui tombe d'étranger sous la main, des traités de technique à la littérature, et puis surtout cette façon de dénigrer haut et fort leurs traditions...

– Déjà que tu n'avais pas à te plaindre, poursuit la sœur en gloussant tandis qu'elles se hâtent de regagner la placette où attendent les chaises à porteur, tomber sur un homme si bon et si beau !

C'est vrai. Elle sourit. Se souvient de l'appréhension qui lui tordait le ventre le jour de leurs noces, quand,

LA JALOUSIE DES FLEURS

petit paquet tremblant de gaze derrière les rideaux de son palanquin, elle l'imaginait caracolant sur son cheval lancé derrière elle au grand trot. Puis de la brûlure ressentie, lorsque découvrant son visage, il avait froncé les sourcils devant les narines et les oreilles de la mariée soigneusement cachetées. Ainsi ses traits – pourtant fardés de rosaces comme ceux d'une poupée – n'étaient pas du goût de l'époux ! Le pouce d'Il-Hwan avait alors effleuré les lèvres peintes et, à son grand soulagement, ce dernier avait ri gentiment :

– Allons, ma femme n'est sûrement pas aveugle que je sache, pas plus qu'elle n'est sourde ni muette, lui avait-il glissé à l'oreille. Cessons cette mascarade, veux-tu ?

Long cri guttural des porteurs destiné à disperser le manant. Cruches en équilibre sur la tête, femmes en blanc et enfants s'écartent au passage des deux palanquins laqués de vermillon. Un peu plus loin, telle une procession de vers luisants surgie du brouillard, un attroupement de lueurs vacillantes, lampions en forme de fleurs de lotus et banderoles de mousseline rouge, danse autour d'un corbillard. Du moins de ce que Sun-Hi en aperçoit à travers le lattis ajouré de sa chaise. Oui, rentrer. Retrouver au plus vite la maison des Ancêtres, la faïence bleue de ses tuiles, les lanternes de pierre du jardin et le bois sombre et lisse du vaste *maru*. Oublier cette petite bruine grise et ce relent de gaillon.

En attendant, que voulait dire la Grand-Mère aux Cochons ?

Le sang qui afflue aux tempes, le contact à la fois dur et doux du plancher de la salle d'audience sous ses paumes meurtries.

Depuis combien de minutes Il-Hwan tient-il dans cette posture, nuque cassée, le front posé au sol contre ses mains croisées?

Ne plus sentir son corps, se concentrer sur cette voix d'outre-tombe, douce, un peu lasse. Celle de son Empereur.

– Vous savez que notre pays...

Oui, Il-Hwan sait. Il sait que son pays, si longtemps royaume ermite, se trouve l'enjeu de la guerre entre Russes et Japonais. Que sous le couvert fallacieux de protéger l'Empereur, les Nains Rouges se sont empressés de poster leurs troupes en tous points stratégiques, et ont entrepris la construction d'une ligne de chemin de fer entre Uiju et Séoul, puis entre Séoul et Pusan. Que son réseau télégraphique est passé sous contrôle nippon, et que suite à un accord signé depuis peu sous la menace des armes, c'est maintenant tout l'appareil gouvernemental qui risque de se voir supervisé par les Japonais. «Patrie», «Liberté»... Il est des mots qui écorchent, ces beaux idéogrammes

que, petit, il apprenait à calligraphier avec tant de fierté...

Paupières baissées, Il-Hwan n'aperçoit de son monarque que la pointe recourbée d'une bottine brodée de dragons de feu. Mais il peut tout aussi bien imaginer sans les voir la lèvre mince et l'œil d'effraie sous la coiffe en forme de cloche, et figée avec la rectitude des piliers sculptés, dos à l'ouest sur le trône surélevé, la silhouette noyée dans ses soies damassées couleur de sang séché de celui qui ne s'est jamais remis de l'assassinat de la reine perpétré par les Japonais. Du décorum d'antan, rien n'a changé, si ce n'est que l'Empereur dont il est devenu le conseiller préféré, naguère obligé de quitter son ancien palais pour se réfugier à la Légation russe, n'est plus qu'un souverain de papier. Et pourtant, ces phrases une fois de plus égrenées prennent depuis quelques instants une résonance particulière.

Sur l'injonction de ce dernier, Il-Hwan a relevé la tête.

– ... c'est donc pour cette raison, acculé par une situation intolérable qui ne fait que s'accroître jour après jour, que Nous, Kjong, premier souverain de l'ère Kwangmu, avons décidé de vous envoyer en Europe afin que des abus du gouvernement japonais le reste du monde ne soit plus tenu ignorant...

Il-Hwan a-t-il bien entendu ?

Partir ? Lui ? Partir en Europe *via* Saint-Pétersbourg jusqu'à ce bout du monde, cette terre des Lumières qu'est la France, pays de Montesquieu et de Voltaire.

– ...Vous quitterez donc la Corée au plus vite, avec la charge de tenir les préparatifs de votre départ dans le plus grand secret.

Vertige. Quelque chose comme un sanglot qui gonfle sa poitrine à la faire craquer. Merci, merci, cher Étienne Martel, ami de son grand-père, grâce auquel il a appris la langue du pays où l'on a toujours défendu les libertés. Que l'on finisse là-bas par entendre la petite voix du peuple de Chosen, non, il n'en a jamais douté ! Mais que son plus cher vœu – réitéré au pied de cette estrade et deux fois repoussé avec le même agacement mesuré – se trouve enfin exaucé, cela, Il-Hwan n'ose encore l'espérer.

Tête bourdonnante, il se retire sur la pointe des pieds.

À reculons, s'éloigne du trône de celui qui, ultime geste de désespoir d'un roi bafoué, s'est décrété empereur en retrouvant un palais. Ce qui ne trompait personne et remplissait assurément d'aise les Japonais qui devaient ricaner. Selon leur plan, reniant une allégeance millénaire à L'Empire du Milieu en se proclamant indépendante, la Corée pouvait maintenant se faire avaler toute crue par ces derniers.

Passé les deux lions de pierre de la porte monumentale attendant à la cour d'honneur, Il-Hwan sauta de cheval et confia sa monture à son valet hébété.

Au diable la coutume qui voulait qu'un dignitaire de son rang ne se déplaçât qu'à cheval ou en palanquin. Ce matin, il avait envie de marcher. Il irait donc à pied.

Fendre la foule lui fit du bien. C'était pour lui une façon de se retrouver. D'oublier l'étiquette empesée du palais. De réfléchir aussi, quand l'émotion, voire l'ivresse se disputaient la froide nécessité d'organiser son voyage dans les plus brefs délais.

L'atmosphère rafraîchie qui annonçait les prémices de l'automne, cette transparence cristalline qui verrait

bientôt le vermillon des piments élabousser les auvents, le tout balayé par un fumet de raviolis aux navets et de soupe de sèches qui montait du marché, le rappela brusquement à la réalité.

S'il avait ardemment désiré cette mission, il ne s'était encore jamais imaginé quittant son pays. Il chassa ses états d'âme d'un froncement de sourcils. Qui emmènerait-il en Europe avec lui? Le brave Yu-Pok au service de sa famille depuis sa naissance? Dévoué, certes, mais pas très dégrossi. Ou le petit Yi-Shun, le fils du jardinier, dont la finesse et l'agilité d'esprit, outre le fait qu'il fût sourd et muet, feraient du jeune garçon un compagnon d'une discrétion remarquable? Rusticité pragmatique et bonne humeur garantie ou intelligence du cœur? Il-Hwan rit. Quant à sa femme, il n'en doutait pas, dotée du bon sens et du caractère qu'il lui connaissait, cette dernière le remplacerait fort bien à la tête de la maisonnée...

Le clappement d'un bâton frappant en cadence le grelot d'un mendiant l'extirpa de sa réflexion. La première chose qu'il vit fut l'image – ô combien symbolique – d'un malheureux à qui on avait passé la canque. Habitué à traverser le quartier des légations des hauteurs de sa monture ou d'une chaise à porteur, il lui sembla tout à coup qu'il découvrait sa ville. C'est-à-dire ses habitants, badauds, artisans, fourmilière humaine regroupée autour des citernes de pierre entre le Bazar de la Cour et le Pavillon de la Grande Cloche. Maquignons au verbe leste descendus de la montagne, soldats fusil à tabatière sur l'épaule, lettrés piaffant à cheval, vendeurs à la sauvette, nobles dames portées à dos d'homme, aveugles se tenant par la main, paysans, enfants, loueurs de lanternes, le tout jacassant devant

l'étal du vendeur de pastèques, de chapeaux ou de gourdes en écorce, dans une cacophonie dominée par le marteau du chaudronnier, la stridulation du rémailleur et les onomatopées éraillées d'un marchand d'algues séchées. Sans parler des odeurs, fumet animal et humain qui semblait sourdre de terre. Relents de sueur, d'abattis frais, de poisson séché et de purin, sur lesquels flottaient, persistant cette fois, celui du chou et de l'ail cru, et, plus indécis, un parfum vague d'épices et de santal... Il-Hwan en avait le tournis. Partir défendre son pays? Bousculant un vendeur de nouilles, il sourit. Non, partir défendre son peuple. Réclamer coûte que coûte le droit de ce dernier à exister. À rire, à parler, à chanter. À naître et à mourir en toute liberté.

À cette pensée, toute l'abstraction liée à l'idée de son voyage fondit dans ses veines. Un vin chaud enivra ses poumons. Tout à coup, il lui sembla que le tanneur, le cordonnier et le coolie lui souriaient. Que ces trognes rouges, poivrons confits, calebasses fissurées par le labeur et la misère, émergeaient soudain de l'anonymat condescendant dans lequel sa classe les parquait. Ces visages-là croisés ce matin, oui, ce sont eux dont il se souviendrait. Eux qui l'accompagneraient tout au long de son voyage en Europe et qui lui donneraient la force de mener à bien sa mission.

À côté de lui, bien sûr qu'on souriait. Qui n'aurait pas ricané ou crié au fou en voyant ce dignitaire de haut rang, en chapeau de feutre dont les ailerons de gaze battaient au vent, ne pas hésiter à crotter les pans de sa redingote en ramie et le bas de sa robe à la soie immaculée dans la fange des caniveaux? Et pourtant,

LA JALOUSIE DES FLEURS

si la vue de ce *Yang-ban* poussant la chansonnette à pied en tenue d'apparat avait tout d'abord déclenché l'hilarité, on ne pouvait s'empêcher à présent de le regarder passer avec déférence et respect. Car plus que son aisance, c'était son absence de morgue et sa détermination qui impressionnaient. Comme une grâce solaire. Un don de beauté.

Et puis, non loin, quelqu'un cracha. Alors, en chœur, la foule se détourna.

Pour ne pas voir les uniformes noirs.

Pour oublier que la garde japonaise se préparait à effectuer sa relève, tandis que la Grande Cloche sonnait la troisième veille.

– Regarde-moi, Mustapha, s'il te plaît!... Un, deux...

Mais Mustapha ne regarde pas. Menton baissé, il fixe obstinément les bottines crottées de celle qui l'interpelle gentiment, la tête enfouie comme une grosse chauve-souris sous le rideau de sa chambre noire.

– ... Allons, un effort...

Sans montrer le moindre agacement, la tête blonde apparaît. Cligne des yeux sous le soleil.

– ... Ne souhaites-tu pas que je rapporte le souvenir du Mustapha que j'aime? Celui qui ne supporte pas de me voir triste et qui me sourit toujours à pleines dents...

Maussade, le gamin condescend à relever le visage. Garde les yeux rivés sur les mains blanches. Des mains qui rient. Douces, incroyablement parfumées. Posées comme deux papillons frémissants de chaque côté de l'épais boîtier.

Oui, il aime bien la femme blanche. Si différente des gros dindons de la colonie, serrés dans leur corset à ramages, qui gloussent entre elles pour mieux lui crier après, font des drames d'un rien en usant de leurs voix stridentes et se prennent pour la reine d'Angleterre sous prétexte qu'elles portent un grotesque nid à perroquets fiché sur le sommet du crâne... La dame blanche, elle,

s'intéresse aux oiseaux, mais aux vrais. Elle peut marcher des heures dans la brousse sans jamais se plaindre des mouches ou de la chaleur, alors que lui, Mustapha, irait bien se réfugier dans la fraîcheur de sa case. Mais comme elle ne dit rien, il ne dit rien et se contente de transporter le trépied de sa drôle de *boîte à fixer le temps* en serrant les dents. Il n'empêche, grâce à elle, il a appris que chaque arbre, chaque fleur, portait un nom savant chez les Blancs. En échange, il lui a montré comment récolter sous l'écorce pourrie de certains fromagers ces grosses larves de coléoptères qui fondent sur la langue une fois séchées, et combien de choses encore ?

Ppffff, aujourd'hui, tout ceci n'a plus d'importance. De rage rentrée, il en crache un beau jet de bétel. La dame blanche le quitte. La dame blanche préfère retourner en France.

– Allons...

Se détournant de l'appareil, la femme s'est rapprochée dans un mouvement enveloppant. Il peut sentir tout proche son corps frais et rassurant, tandis que la mousseline de son chapeau de paille lui chatouille l'oreille.

– ... ne sois pas triste, va. La vie n'est faite que de séparations, tu verras...

Bercée par la voix douce, la colère de l'enfant s'apaise. Évite le reflet de l'eau si calme, si bleue, qu'il goûte au fond de ses yeux (et qu'il vient pour se venger de baptiser *le lac du buffle qui dort*).

– ... Tu dois seulement apprendre à garder les moments heureux dans ta tête, comme dans une boîte à trésors... Voilà au moins une richesse que jamais personne ne t'enlèvera. Un jour, quand tu seras très vieux, tu comprendras.

Mustapha regarde la femme avec sévérité. Comme si elle était assez vieille pour prétendre parler comme dans un livre!

— Alors pourquoi as-tu besoin d'enfermer ces moments dans ta *boîte*? lance-t-il avec insolence en désignant l'appareil à photographier.

Peuhh (il hausse les épaules), le Temps, de toute façon, ça se fixait en répétant les mêmes gestes chaque jour. Pas en appuyant sur une petite poire qui vous l'épinglait sur un morceau de verre comme un vague insecte mort.

L'enfant regarde ses pieds nus qui dessinent deux fleurs noires dans la poussière, puis se met à taper rageusement dans une termitière.

— La femme blanche n'y connaît rien. Elle ment. Elle ne sait même pas qu'en quittant Mustapha, c'est elle qui a cassé le Temps!

*
* *

De loin, adossée aux flamboyants de la colline Kou-louba dans un fouillis de fleurs rouges et mauves, la grande maison en bois semble surgir de la jungle.

En gilet, le col étincelant de sa chemise non encore boutonné, Charles-Louis arpente fiévreusement la véranda, un verre de cognac à la main. Sans doute répète-t-il son discours de départ, avec la fierté du fonctionnaire face à la tâche accomplie.

Éléna fait la moue. Ce soir, une dernière fois encore, il lui faudrait affronter les frous-frous et les sarcasmes de la petite colonie blanche qui saurait mêler fausses

larmes et louanges à l'encontre du brillant ingénieur des Ponts-et-Chaussées qui venait de relier Bamako à la lointaine Dakar en supervisant la construction de son chemin de fer.

– Dieu que vous êtes pâle, ma douce ! Jouer les sauvages et courir toute la journée la savane en compagnie de votre négrillon ne vous réussit guère, on dirait...

Primesautier, Charles-Louis enlace l'épaule de sa femme en faisant tinter bruyamment la glace pilée dans son verre.

– ... Allons, aurait-on rencontré un crocodile ?

– Non, répond sourdement Éléna (elle se dégagea), on s'efforçait de « tuer » le Temps.

– Ha ha ! s'esclaffe Charles-Louis en tirant son oignon de la poche de son gilet, eh bien espérons qu'il vous en reste un peu pour vous mettre en toilette, les porteurs de *tipoy* seront là dans un instant. (Petit regard sarcastique en direction de son épouse.) Gageons qu'une fois de plus, cette charmante Lily saura d'un regard vous remettre le feu aux joues !

Les poils sur les phalanges dodues de Charles-Louis. Oui, ces petits poils noirs et drus, comment se fait-il qu'elle ne les avait jamais aperçus ?

C'était grotesque.

Mécontente, Éléna pénétra dans l'obscurité de la chambre et enjamba les cartons et les malles. Il y a pourtant belle lurette qu'elle ne prêtait plus d'attention aux sous-entendus graveleux de son mari. Bien sûr, la croire en proie à des feux étranges vis-à-vis des personnes de son sexe devait rassurer le mâle qu'il était.

LA JALOUSIE DES FLEURS

Il haussa les épaules et reprit sa course.

Au bureau, ses camarades coréens, de plus en plus nombreux, l'attendaient.

Découragée, Éléna se laissa tomber sur une borne d'incendie.

Enfantillages.

Quand cesserait-elle de voir Il-Hwan partout? Qu'avait-elle depuis son arrivée à traquer le passé dans cette ville étrangère? Cette coquille vide où ne résonnait aucune mer.

Non, Il-Hwan ne se trouvait pas plus à Shanghai qu'à Delhi ou à Budapest. Il-Hwan l'attendait dans une chambre en haut d'un phare. Une chambre inondée par le cri des mouettes où ils passaient leur temps à rire en mangeant des bouquets de violettes et à respirer le parfum d'un tilleul en fleur.

Elle sourit.

Assis non loin d'elle, un vieux, tenant d'une main tremblante une cage dévoilée de sa housse de soie, faisait prendre à son serin un peu de soleil.

Le vieux lui rendit son sourire.

Alors, de la pointe du pied, elle dessina un têtard sur l'une des grosses dalles de pierre qui pavaient la venelle et longtemps y fixa le reflet du ciel.

Puis, à regret, se leva.

RÉALISATION : IGS-CHARENTE PHOTOGRAVURE
IMPRESSION : IMPRIMERIE FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE (EURE)
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2004. N° 60126 (66900)

IMPRIMÉ EN FRANCE